

« Pour la première fois, le corps ne s'accouple plus au monde, il enlace un autre corps, s'y appliquant soigneusement de toute son étendue, dessinant inlassablement de ses mains l'étrange statue qui donne à son tour tout ce qu'elle reçoit, perdu hors du monde et des buts, fasciné par l'occupation de flotter dans l'Être avec une autre vie, de se faire le dehors de son dedans et le dedans de son dehors ».

M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*

J'arrive à Marseille en milieu de journée et, puisqu'elle est prise pour encore un moment, je passe les deux ou trois heures qui précèdent nos retrouvailles assis sur un rocher, en bord de mer. L'anse que j'ai choisie est accessible par un chemin qui zigzague entre des maisons disséminées au bord de l'eau. À ma gauche et à ma droite, d'autres anses, semblables à la mienne, sont occupées par des adolescents, des retraités, des femmes seules. Le ciel est d'un bleu intense, traversé de mouettes silencieuses. À l'horizon, un trait de brume se tient au-dessus des flots. On entend parfois le bruit d'un plongeon et, plus rarement, le ronronnement lointain d'un moteur quand un camion passe un peu plus haut sur la corniche. Entre deux bains, je feuillette un livre auquel je m'intéresse à moitié. Alors, je le repose près du reste de mes affaires — un sac à dos de ville, qui contient un caleçon et un tee-shirt propres, une brosse à dents et du dentifrice, puis une paire de sandales où j'ai rangé mes lunettes de soleil, et le *Libé* du jour que j'ai vainement essayé de lire dans le train — et je me jette à nouveau dans l'eau. Elle est fraîche et très salée. Elle

laisse sur la peau une pellicule un peu grasse qui finit par sécher. Le sel est piquant et fait déjà des taches blanches sur mes bras et sur mes cuisses. Mais c'est une brûlure que j'aime, surtout lorsque je suis près de la retrouver.

Du calme et du silence se dégage une plaisante impression de solitude. Il y a peu de monde sur le rocher. Une mère et ses deux filles, blondes et la peau très blanche, sont installées un peu plus haut et parlent une langue nordique, peut-être scandinave. Un peu plus loin, quatre ou cinq garçons discutent en regardant les jeunes filles du coin de l'œil. Et puis il y a moi, tenant à la main ce livre que je lis sans attention, content d'être au bord de l'eau, pressé que le temps file sans pour autant regarder l'heure toutes les cinq minutes ni me comporter de façon frénétique ou machinale. Ce qu'il y a de mieux à faire, de plus sensé, c'est de regarder la mer et de nager : délaisser un état purement contemplatif — dont l'objet principal est l'immensité bleutée du vide — le temps d'un peu d'exercice, sans interrompre tout à fait ma rêverie. Les bateaux qui passent sont des taches éphémères, des événements qui ne laissent pas de traces. Les voiliers durent un peu plus longtemps, mais le bleu se referme toujours sur eux. La présence de quelques îlots, un peu plus loin vers le large, n'y change rien. À force d'être là, fondus dans le paysage, on ne les voit plus ; ils appartiennent au ciel et à la mer. Quand je commence à avoir trop chaud, ou bien quand ma vue commence à se brouiller, je me baigne. Je parcours quelques mètres en me dandinant, attentif à ne pas m'écorcher sur les anfractuosités coupantes du rocher, puis à ne pas glisser sur la

mousse verte qui le recouvre près du bord de l'eau. On dirait que je marche sur des bouts de verre ou sur du sable brûlant. Quand j'arrive au petit promontoire qui fait office de plongoir, je me jette. La tension accumulée disparaît aussitôt. Tout mon corps se délie. Je nage quelques mètres en apnée. Puis je remonte à la surface chercher une nouvelle dose d'oxygène et je recommence. Tout près du littoral, les fonds sous-marins sont déjà beaux. Quand j'en ai assez de ce petit jeu, je nage en brasse coulée en direction du large, m'essayant avec plus ou moins de bonheur à imiter son style. Sa brasse est toute en vigueur et en puissance, de sorte qu'elle me met toujours une ou deux longueurs dans la vue lorsqu'il nous arrive de nager ensemble. Ses bras et ses jambes la propulsent dans la chair lourde et grasse de la mer, tandis que sa tête et ses fesses, tour à tour dans et hors de l'eau, donnent à toute sa silhouette une ondulation gracieuse et féline. Sa brasse coulée s'apparente à une danse chamanique, une danse de possession. Quand elle nage, on dirait qu'elle signe son retour à l'élément liquide. Quant à la mer, elle semble reconnaître en elle l'une de ses créatures. Ses bras écartent l'eau avec une autorité déconcertante, comme si toute cette masse liquide ne demandait qu'à lui obéir. Et son cul, tantôt émergé, tantôt immergé, monte et descend en cadence à la manière d'un yoyo. Quand je nage avec elle, j'essaye de me tenir au plus près de ce balancier hypnotique, mais elle va trop vite et je suis toujours à la traîne. Alors, souvent, elle fait une pause et me laisse le temps de la rejoindre. Quand je m'approche d'elle, elle referme ses jambes autour de mes hanches, elle se colle contre moi et on s'em-

brasse. Nos bouches, alors, sont à fleur d'eau. Je reviens vers le rocher, en tâchant de me propulser moi aussi avec grâce, de percer ce milieu fluide comme la lame d'un couteau le ferait d'une motte de beurre, mais je sais que je suis loin du compte et que j'aurai beau aligner des centaines et des centaines de mètres de brasse coulée je ne parviendrai jamais à l'égaliser. Je prends appui sur un rocher un peu glissant et je remonte la pente qui me conduit à ma place. À nouveau mon corps se tord dans tous les sens, le temps de parcourir les quelques mètres qui me séparent de l'emplacement que j'ai choisi — là même où on s'installe tous les deux lorsqu'on vient ensemble. Je m'assois près de mes affaires et je regarde la mer. Mon esprit reste complètement vide pendant que mon corps sèche. Les pensées qui m'occupaient, une certaine impatience qui m'agitait, une inquiétude vague qui commençait à se faire sentir, tout cela a disparu, emporté par le courant, dissous dans le flux et le reflux. C'est un peu comme un nouveau départ. La mer a le pouvoir d'effacer les ardoises. En séchant, ma peau brûle un peu et c'est une brûlure agréable. Il y a quelques mois que je n'ai pas été presque nu au soleil et mon corps a eu le temps d'oublier ces sensations de chaleur qui naissent comme autant de joies. Un frisson de plaisir me traverse de la tête aux pieds et je plonge à nouveau. Je nage vers la petite plage située à ma droite, je longe la paroi rocheuse qui file vers le nord, puis j'oblique vers le large sur une cinquantaine de mètres et reviens en ligne droite à hauteur de mon point de départ. Je m'aperçois avec satisfaction que je ne m'essouffle pas, que mes mouvements, sans être parfaits ni rapides, sont malgré tout assez

fluides, au vu du peu d'efforts physiques que j'ai fournis ces derniers temps. À un moment, face à mon rocher, je fais la planche et je dérive en regardant le ciel. Quand le courant me place face au soleil, je cligne puis je ferme les yeux. Je pourrais m'endormir. Je me laisse flotter, je ne sens plus mon propre poids ; prendre le temps d'une lente dérive, c'est ce que j'aimerais être capable de faire en toutes circonstances.

Une heure avant notre rendez-vous, je me rhabille et je parcours la moitié de la ville à pied. C'est une balade en plein soleil que je m'inflige, dans une ville qui semble désertée par ses habitants. Mais la chaleur n'est pas un problème et qu'il y ait peu de monde dans les rues est une aubaine. On peut flâner en paix, dans le silence surchauffé des rues qui filent au-dessus du littoral. Des fleurs dépassent des balcons et des garde-corps des villas qui les bordent, et parfois l'ombre d'un palmier apporte un peu de fraîcheur. Les fleurs retombent par grappes le long des murs, et le souffle irrégulier du vent dessine des ombres mouvantes sur les crépis roses et jaunes. Il y a des fleurs de toutes les espèces et de toutes les couleurs et, à part peut-être les bougainvillées, je ne sais pas les reconnaître. Elles dégagent un parfum un peu lourd auquel se mêle une odeur d'asphalte tiédi. Les trottoirs, étroits, sont en mauvais état, défoncés par endroits, et il y a un peu partout des merdes de chien. Mais l'œil, assez vite, se fait vigilant, et j'avance d'un pas assuré vers le centre-ville. Je ne porte qu'un short découpé dans un vieux jean et une espèce de tee-shirt usé jusqu'à la corde, mais le soleil est sans merci et l'ombre presque inexistante. Sous l'effet de la chaleur, le mélange de sel et de sueur qui imprègne ma

peau me donne la sensation d'être tout poisseux ; autant que ce jour d'un mois de mai caniculaire lorsque, sans crier gare, elle s'était brusquement jetée dans mes bras pour me faire la bise, alors qu'en général on se serrait la main. Elle n'avait fait aucun cas du semblant de protestation que je lui avais adressé — je m'étais reculé, je lui avais demandé ce qu'elle faisait, je l'avais prévenue que j'étais tout moite avant de lui ouvrir finalement mes bras. Elle m'avait serré contre elle, sa joue posée contre la mienne en une sorte de lente caresse, sa bouche tout près de ma bouche, tandis que ses hanches frôlaient mon bassin. Elle avait tourné un peu la tête puis elle m'avait embrassé à la commissure des lèvres. Ensuite elle s'était détachée, elle avait reculé d'un pas ou deux et s'était mise à me parler d'un projet de creusement de puits au Guatemala. Elle m'avait expliqué qu'elle aimerait bien faire partie du staff, qu'elle connaissait déjà l'Amérique Centrale et que son espagnol, un peu délaissé depuis qu'elle avait appris le portugais, ne demandait qu'à revenir au premier plan. Je n'étais plus tout à fait dans mon assiette, mais je l'avais écoutée avec toute l'attention dont j'étais encore capable. Mes jambes flageolaient un peu, tandis que j'acquiesçais à chacun de ses propos. Je ne savais pas exactement de quoi elle me parlait, mais j'espérais avec elle qu'on lui confierait le job. Par réflexe, j'avais posé le bout de mes doigts sur la pointe de son dos lorsqu'elle s'était plaquée contre moi.

Je marche sans jamais croiser personne, dans le quartier résidentiel que je traverse. Les gens doivent paresser dans la fraîcheur des patios en buvant des citronnades ou des pastis. Le bruit lointain des voi-

tures, un peu plus bas sur la corniche, semble avoir été ajouté au dernier moment. Quand j'arrive vers le port cependant, tout s'anime. Des gens traînent sur les pontons. Des touristes longent les quais vers le fort ou, de l'autre côté, vers le musée qui fait face à la mer. Il y a des voitures à n'en plus finir et des autobus très bruyants. Les terrasses de café sont bondées et déjà des ivrognes vocifèrent tous seuls, debout un peu plus loin ou couchés par terre. Je prends le boulevard qui monte puis une rue très animée sur la droite. Des hommes sont assis sur les trottoirs, à l'ombre rafraîchissante des façades. Il y a des gens partout, qui marchent dans tous les sens. Les voitures klaxonnent, mais personne ne s'en soucie. Il fait trop chaud pour s'énerver, de toute façon. Toutes les boutiques ont leur rideau levé. Il y a des marchands de pâtisserie orientale, des épiciers maghrébins, des petits troquets africains où on peut avaler un mafé ou un poulet yassa et des échoppes tenues par des Pakistanais qui vendent des cartes de téléphone, des bouteilles de Fanta et des bonbonnes de gaz. Des groupes d'hommes jeunes, debout en pleine conversation, fument des joints. Une forte odeur d'herbe plane dans l'air à hauteur de tête. Il semble que cette rue, par on ne sait quelle bizarrerie ou en vertu d'une singularité incompréhensible, échappe à l'engourdissement général qui s'est abattu sur la ville et a endormi le fonctionnement ordinaire de son métabolisme.

J'arrive en nage, à peine en avance, et je m'installe à la terrasse d'un café où je bois un verre de blanc et mange quelques acras de morue. Je regarde passer les gens. J'écoute vaguement la conversation des

deux filles assises à la table d'à côté, une jeune et une beaucoup moins jeune sans aucun lien de parenté visible. Durant tout ce temps, je ne pense à rien. Je me contente d'être là, sur un des bords de cette grande place, pas très loin des escaliers par lesquels je viens d'arriver et qui débouchent sur la rue montante et peuplée que j'ai empruntée un peu plus tôt. J'ai choisi cette terrasse parce qu'elle est la moins peuplée. Les chaises sont recouvertes d'une toile bleu clair qui n'a pas l'air trop sale malgré la présence de quelques taches. La serveuse, une jeune Cap-verdienne, m'a souri plus que sa fonction et la plus élémentaire des politesses ne l'exigent, puis elle a rempli à ras bord mon verre d'un excellent vin blanc. À mes pieds, les trottoirs sont sales, parsemés de papiers gras, d'emballages en plastique et de mégots de cigarettes que les rafales de vent ont tendance à regrouper en tas. Les pigeons pullulent et ils sont aussi sales que les trottoirs, presque luisants de crasse. Tout est négligé. La plupart des gens présents sur la place, assis par terre ou en terrasse, le sont aussi. Un type dépeigné, entouré de petits garçons et de petites filles indifférents à la chaleur, fabrique d'énormes bulles de savon qu'il laisse s'envoler et qui, poursuivies par les enfants ravis, éclatent quelques secondes plus tard contre les tables des cafés, les troncs d'arbre, ou contre le rebord du bassin rempli d'une eau bizarrement claire. Mais tout cela m'importe assez peu et c'est sans curiosité, par un simple effet de l'habitude, que j'observe tous ces détails.

Elle est partie ce matin se promener à Cassis en compagnie d'une amie venue passer le week-end avec elle. Il est prévu qu'elle la dépose à la gare et



qu'elle vienne me retrouver. Il est dix-huit heures et elle ne va plus tarder maintenant. Je commande un autre verre de blanc et le sirote lentement en regardant tout autour de moi. Je m'attends à la voir surgir du bas de la place, remontant dans ma direction, ce qui est le plus logique lorsqu'on vient de la gare. Mais elle passe devant moi sans me voir, puis elle s'immobilise et scrute toute l'étendue de la place sans se retourner. Je suis juste derrière elle, à quelques mètres. Elle porte une jupe très courte, des spartiates et un petit haut décolleté dans le dos. Je la regarde un instant. Je l'appelle. Elle se retourne. Elle se jette dans mes bras. Elle écrase mes paires de lunettes, de lecture et de soleil, que je tiens toujours autour du cou attachées à un cordon, et elle enfouit sa langue dans ma bouche. Elle est trempée de sueur, essoufflée, elle a couru. — Tu t'es pressée, il ne fallait pas, avec cette chaleur. — On s'en fout, toi aussi, tu aurais couru si tu savais que je t'attendais... Comment tu vas, mon amour ? Comme je suis contente, oh, comme je suis contente... Elle s'assoit à côté de moi, elle place sa chaise contre la mienne, passe son bras autour de mes épaules, sa main gauche saisit ma figure et la tourne vers elle. Je la regarde. Ses yeux plongent dans les miens. Ils sont vert océan lorsque le bleu de l'océan verdit des nuages gris qui encombrant le ciel. Ils sont vastes de tout ce vert qui semble déborder les lignes des paupières et s'étendre au-delà des contours de l'œil. Ce ne sont pas des yeux qui attirent à soi. Ce sont des yeux qui se répandent au-dehors et l'imprègnent d'une sorte de douceur amusée, d'étonnement ravi ; des yeux qui demandent toujours et encore à voir. À nouveau, avec langueur, avec une

douceur qui me fait tressaillir, elle m'embrasse sur la bouche. Elle tient toujours dans sa main l'ovale de ma mâchoire. Je m'abandonne les yeux fermés à cette moiteur de sel. Puis je retrouve le goût sucré de sa bouche. — Comment tu vas, mon amour ? Qu'est-ce que tu as fait en m'attendant ? Avec ma copine, c'était pas mal, on n'a pas trop parlé, je lui ai dit que je te voyais, mais elle n'a pas saisi la perche, ce n'est pas important, de toute façon, les gens ne comprennent rien à ce qu'on vit, mais on s'en fout, hein ? J'acquiesce, on s'en fout, mais là voilà repartie, elle a presque terminé sa licence de FLE, heureusement qu'elle s'est inscrite, enseigner le français à des migrants sans aucune base, ça n'aurait pas été possible, oui, elle aime ce qu'elle fait, mais elle ne se voit pas le faire très longtemps, c'est prenant comme activité mais ça ne bouge pas assez, c'est trop sédentaire, mais bon, humainement, c'est riche. Et puis, quand on est loin, sur le terrain, on est toujours dans l'action, on poste ses comptes rendus une ou deux fois par semaine, on n'a pas à se coltiner tous ces administratifs qui passent leur temps à se regarder le nombril... En fait, elle a hâte de repartir. Peut-être bien, lui dis-je, mais, sans eux, tu ne pourrais pas donner tes cours, ils se regardent peut-être le nombril mais ils bossent aussi pour les autres, après, que ce soit par conviction, pour se donner bonne conscience ou seulement parce que c'est un job et qu'il faut bien payer son loyer, élever ses gosses et remplir son frigo, dans le fond, on s'en fout. À la limite, je me regarde plus le nombril qu'eux. — Ce n'est pas vrai, tu enseignes, tu écris, tu t'occupes de ta fille, tu m'attends... Il y a de la générosité dans tout

ça. Tu ne peux pas dire que tu n'as pas le souci des autres. C'est toi qui es généreuse, lui dis-je en riant... Je l'embrasse dans le cou. Sa respiration s'apaise, son corps tout entier se détend. J'effleure le haut de sa cuisse, elle a la chair de poule, ça marche toujours, dit-elle, je suis à toi mon amour, je suis à toi... À ta manière, oui, à ta manière, tu es à moi, et je t'aime comme tu es... Elle se blottit contre moi. Je me balance sur ma chaise et on pourrait croire que je la berce. Soudain, elle se redresse. J'ai soif, je crois que je vais prendre une bière, dit-elle. J'appelle la serveuse et commande une bière et un autre verre de blanc. Je lui dis que je suis allé me baigner, que c'était bien, il n'y avait presque personne, les acras sont bons, tu devrais goûter, non tu n'as pas faim, sur le rocher où on va d'habitude ? Ben oui, où sinon ? La serveuse pose les boissons sur la table, on trinque, on boit une gorgée les yeux dans les yeux. — C'était Maud, c'est ça, la fille qui est venue te voir ? Celle qui fait une thèse sur Griaule et Jean Rouch ? — Mais non, celle dont tu parles, c'est Camille, d'ailleurs elle l'a finie, elle attend une date de soutenance, Maud, c'est ma vieille pote, tu sais, celle qui était avec moi au Vietnam, tu te souviens, c'était pour une campagne de vaccination contre la variole. — Mais oui, je me souviens, je te connaissais à peine, on était à la réunion préparatoire, je vous faisais un topo sur la situation du pays, et je ne te lâchais pas du regard. — On ne se lâchait pas du regard, plutôt. — C'est vrai. — Bref, Maud, c'est celle qui est obsédée par la bouffe, l'hygiène et la bouffe... Pour la bouffe, au Vietnam, ça allait, pour l'hygiène un peu moins, mais bon... — Elle fait quoi, déjà ? Je m'y perds un peu

dans toutes ces histoires. — Maud, elle est à fond dans l'humanitaire, elle coordonne plusieurs projets avec je ne sais plus quelle agence de l'ONU, je crois que son mec est prof de géographie, après de vagues études de philo. On reste silencieux quelques minutes. Une femme âgée passe devant nous en faisant la quête, mais on se regarde et on ne lui prête pas attention. La dame en fichu noir, la peau toute ridée, prend sa main en marmonnant quelque chose comme : l'avenir, l'avenir ma belle, moi te dire l'avenir... Elle enlève sa main, hausse ses épaules nues, l'avenir je m'en fous, mais si ça vous fait plaisir... L'avenir, important, l'avenir toi pas t'en foutre, t'en foutre, pas bien, reprend la vieille Rom, moi te dire l'avenir, lui pas bon, lui pas ton homme, lui trop vieux et en plus lui pas d'argent ! Mais madame, réplique-t-elle, tout ça, on le savait déjà, et elle glisse une pièce dans sa main tendue. À regret, semble-t-il, elle s'en va. On pouffe de rire. — Toi bon, toi pas d'argent, mais toi bon, toi très bon... Oui, mais moi pas ton homme, ai-je envie de lui dire à mon tour, au lieu de quoi, je me contente d'un : Toi aussi bonne, très bonne... — Tu penses à quoi ? — À rien mon amour, à rien... Je me demande seulement ce que les gens voient lorsqu'ils nous voient ensemble. — Je crois qu'ils voient exactement ce qu'a vu la vieille, ils voient une femme de trente ans et un homme un peu moins jeune qui ont l'air d'en avoir quinze... Ils voient que je ne suis pas avec toi pour ton fric, parce que ça se voit que t'as pas de fric. Bref, ils voient qu'on s'aime. Après, que ça leur plaise ou que ça les heurte, qu'ils nous envient ou que ça les choque, on s'en fout, non ? — Oui, mon amour, on s'en fout complète-

ment. Mais tu crois qu'ils voient aussi que... — Que quoi, mon amour ? — Heu... Que toi et moi on n'est pas vraiment ensemble, que nous ne sommes que des amants clandestins, occasionnels, comme elle l'a vu, elle ? Ce ne serait pas si mal, au fond, que ça se voie, non ? C'est une jeune femme qui a un amant de cinquante ans, un type qu'a pas un rond en plus, alors, forcément, en les voyant se tenir enlacés, collés l'un à l'autre, leurs yeux qui ne se quittent pas, on se dit qu'elle l'aime, qu'elle l'aime d'un amour immense, insensé. — Mon amour, quand on est là, ensemble, on sort, on va se baigner, on nous voit, on existe au grand jour, comme n'importe quel couple... — Tu as raison, ma squaw... Parfois, je l'appelle ma squaw, mais elle n'a rien d'une squaw, elle est blonde, grande et elle a les yeux verts. Mais quand je la regarde marcher du haut de son mètre soixante-quinze, les jambes serrées dans un jean, un peu penchée en avant, elle a l'air d'invoquer la pluie. Il lui suffirait d'un bandeau autour de la tête et elle serait tout à fait squaw. Tu sais, j'ai fait un drôle de rêve, la nuit dernière, reprend-elle... On était dans une fête dans un immeuble sans vitre qui donnait sur le vide. Il y avait des néons partout, de toutes les couleurs et des gens à tous les étages. Et puis il y avait aussi Nicolas et toi, et vous discutiez ensemble et vous aviez l'air de vous apprécier, il y avait aussi ma copine Élisabeth qui proposait des cakes à tout le monde, elle était écœurante de complaisance domestique, bref, à un moment, à un autre étage, tu es en train de discuter avec ma mère qui te dit, texto, que tout ton corps est langage. Un peu plus tard, je suis avec elle, on mange un cake justement, et elle m'annonce que, puisque tu

portais une houppette, je devais impérativement te quitter. Voilà, je me suis réveillée dans un état de confusion avancé. C'est bizarre, non ? — Oui, mais c'est quoi cette histoire de houppette, d'après toi ? — Je crois que c'est le nom que ma mère donne à l'absence de raisons que j'ai de te quitter, un détail dérisoire qui reflète bien l'absurdité d'une telle décision, tu ne crois pas ? — Non, c'est trop rationnel, pas assez symbolique. La houppette est une vraie raison, mais la houppette n'est pas la houppette. Rappelle-toi ce que me dit ta mère, tout mon corps est langage : La houppette, c'est un signe qui renvoie à autre chose, à quelque chose qui dépasse, qui rebique, vers le haut, en plus ; c'est pour ça que tu dois me quitter, à cause de ce sexe qui est là comme quelque chose d'anormal dans ta vie, alors tu dois me pousser dans le vide, et vous mangez tous des gâteaux et Nicolas, en effet, est content... C'est un rêve de sacrifice, dans le genre païen, dont je suis la victime expiatoire, un rêve de purification, un retour à l'ordre normal des choses, dans lequel il y a Nicolas et toi, et où ma houppette, justement, n'a plus aucun rôle à jouer. Tu comprends pourquoi tu t'es réveillée aussi confuse ? — Tu crois que c'est ça ? Ce n'est pas un peu forcé, ton interprétation ? — J'en sais rien, c'est assez cohérent, mais je ne suis pas logé dans les recoins de ton crâne. Tu en penses quoi, toi ? — En fait, ça m'a l'air assez plausible. Ce que je ne comprends pas, c'est le rôle de ma mère. — Ta mère, c'est une figure de la loi ; et, en plus, depuis qu'elle sait que tu vis cette histoire avec moi, elle est angoissée, elle a peur que ça fasse tout foirer avec Nicolas. Ma houppette la dérange pour de bon. Tu investis ta mère de

ta propre culpabilité. — Et ce serait en plus une manière de m'en débarrasser, d'après toi ? — Oui, il me semble. Et tant que tu me fais sortir de ta vie en rêve, quitte à me faire tomber d'un étage élevé, ça ne me dérange pas, mon amour. — Si je rêve de te faire sortir de ma vie, je n'ai pas besoin de le faire pour de bon. On se tait un moment. — Hum, mon amour... — Oui, qu'est-ce qu'il y a ? — Non, rien, tu l'as revue, Natacha ? — Oui je l'ai revue, elle est venue mercredi à la maison. — Et tu vas la revoir encore ? Tu es amoureux d'elle ? — Non, je ne vais pas la revoir. Je ne sais pas si je suis amoureux d'elle, mais oui, je l'aime bien, on s'entendait bien, bon, c'est comme ça. — Mais qu'est-ce qui s'est passé ? — Rien, qu'est-ce que tu veux qu'il se passe ? Je lui avais parlé de toi, dans un souci stupide d'honnêteté, et quand elle a compris que je venais te retrouver, elle m'a souhaité bon week-end et elle est partie. Voilà, franchement, elle a bien fait. — Et tu n'as pas essayé de la retenir ? — Non, qu'est-ce que j'ai à lui proposer ? Je ne peux pas renoncer à toi, j'en suis incapable, et la plupart des femmes sont exclusives, non ? Depuis que je t'ai rencontrée, il m'est impossible d'avoir une relation durable avec une autre femme, de toute façon. Au moment où elles sentent qu'il y a quelqu'un d'autre, elles s'en vont. Et comme je ne fais rien pour les retenir, tu n'as rien à craindre. Je suis pris dans une espèce de piège, une sorte d'impasse. Le mieux, ce serait d'en finir, mais je n'en ai pas la force. Je ne peux pas te perdre, je ne m'imagine pas un seul instant sans toi, alors je continue, sachant qu'on va nulle part, en essayant de vivre d'autres trucs à côté sans me faire la moindre illusion, et le temps passe comme

ça, et je suis toujours avec toi, et chaque moment passé avec toi me convainc que j'ai raison de rester, même si c'est complètement insensé. La plupart du temps, je le vis bien, tu me manques beaucoup, je pense à toi tout le temps, mais je le vis bien ; parfois, pas souvent, mais ça arrive, je le vis mal : je me mets à tourner en rond, je te quitte, je t'accable de reproches, et après je m'en veux, j'ai envie de me cogner la tête contre les murs pour en faire sortir toute la merde que j'ai fabriquée tout seul, en moulinant dans mon coin. Pourtant, il n'y a rien de nouveau, la situation est toujours la même, c'est à moi d'être à la hauteur ou de laisser tomber... — Mon amour, tu es à la hauteur, je t'assure, c'est la situation qui est difficile. On ne savait pas, au début, que ça durerait, que ça prendrait ces proportions, on ne savait pas qu'il y aurait cet amour-là. De toute façon, je crois que Nicolas est au courant, il attend seulement que je lui parle. Et il le faut, j'en peux plus de tous ces mensonges, tu disais que tu étais dans une impasse, mais moi aussi, si tu savais. Je n'en peux vraiment plus de mentir. Là, à la rentrée prochaine, quand je commencerai mon nouveau boulot, je vais lui parler, je ne vais pas lui dire pas que je te connais depuis deux ans, c'est pas la peine, c'est trop dégueulasse, mais je lui dirai que j'ai rencontré quelqu'un et que c'est important pour moi de vivre cette rencontre jusqu'au bout... — Je suis sûr qu'il comprendrait, mais je doute que tu lui parles. D'ailleurs, je ne te le demande pas, tu as trop peur de lui faire du mal, ou pire encore, de le perdre. — Peut-être, mais là je suis arrivée au bout, je n'en peux plus. — Quand tu n'en pourras vraiment plus, tu te sépareras de moi et ce sera fini. — Ce n'est



pas vrai, tu sais très bien que ce n'est pas ce que je veux. Il faudra bien que je me décide, et moi non plus je ne m'imagine pas sans toi. — Et sans lui ? — Sans lui, non plus... On ne dit plus rien. On termine nos verres. On se partage le dernier acra, froid, dur, un peu granuleux en bouche. Elle fait la grimace. Derrière nous, le type dépenaillé continue à fabriquer des bulles de savon. L'une d'elles éclate sur notre table. Des gosses courent un peu partout. Leurs parents boivent et discutent, attablés en terrasse ou assis par terre. Elle me regarde, elle me sourit, elle me prend la main et la porte à ses lèvres. Je t'aime... Moi aussi, tellement, tellement... Elle pose sa tête sur mon épaule. L'ombre gagne sur le jour finissant. La serveuse débarrasse notre table. Il n'y a plus aucun bruit. On dirait que la ville s'est absentée ou qu'elle commence un peu plus loin, après une limite invisible qui nous sépare du reste du monde.